

Linguistica Belgica : le souvenir du comte de Fraula (1729-87)

Daniel Droixhe, Université de Liège

La commémoration du deuxième centenaire de l'Académie impériale et royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles (1772-94) a permis naguère de remettre à l'honneur quelques membres de l'institution particulièrement intéressés par la question des langues. L'exposition présentée à la Bibliothèque royale Albert Ier illustre ainsi fort bien l'activité linguistique du Secrétaire perpétuel Jean Des Roches (1740-87), ardent défenseur du néerlandais dont on pouvait voir notamment (car ce fut un polygraphe) le manuscrit inédit d'une *Dissertation sur la langue Belgique ancienne et du Moyen Age* lue en séance de l'Académie le 3 mai 1775 (*Catal.*, no 132). Des Roches voisinait ici avec son commentateur Martin de Hestin (mort en 1792), auteur d'Observations relatives à un autre de ses mémoires, lu en séance du 11 avril 1774 en réponse à la question *Si la langue des Etrusques a eu du rapport avec celle des peuples Belges* (no 130). On peut également compter pour entreprise linguistique, au moins indirecte, le vaste projet de l'abbé Corneille-François de Nelis (1736-98), un des promoteurs de l'Académie, qu'il « tenta, en vain, de persuader d'éditer tous les textes importants, manuscrits ou imprimés rares, relatifs à l'histoire des Pays-Bas » (no 86). L'intérêt qu'il portait à la géographie et à l'histoire du langage est pour ainsi dire matérialisé par deux manuscrits dont il avait, vainement encore, préconisé l'achat par la fondation impériale en vue d'une réédition : les *Poésies morales*, en « franco-picard », de Gilles li Muisis (1272-1353) et la *Rijmbijbel* de Jacob van Maerlant (c. 1235-1300), un des plus anciens témoignages de moyen néerlandais (no's 86 et 88).

Outre certaine activité de l'hébraïsant Jean-Noël Paquot (1722-1803), qui avait donné le 26 avril 1770 à la Société littéraire de Bruxelles — d'où sortira l'Académie — un *Discours sur les langues anciennes et modernes reçues dans les contrées qui forment aujourd'hui les XVII provinces des Pays-Bas et la Principauté de Liège*, un nom paraît avoir été oublié, quoique étroitement lié à l'histoire de l'institution thérésienne : celui du comte Thomas-François-Joseph de Fraula. Né à Bruxelles le 22 juin 1729, mort le 16 octobre 1787, ce dernier fut en effet membre de l'Académie dès 1776, directeur en 1780 et trésorier de novembre 1781 à sa mort, survenue alors qu'il sortait d'une séance.

Collaborateur des plus assidus et des plus prolixes, le comte de Fraula soumit à ses collègues plusieurs mémoires ou rapports relatifs au problème du langage : des *Remarques sur la savante préface du vocabulaire irlandais imprimé à Paris en 1768* (t. XI des *Mémoires* de l'Académie), diverses études étymologiques ou toponymiques comme celle lue en 1776 *Sur les noms des villes et des états*, des *Recherches entreprises pour découvrir la théorie du langage*, lues en séance du 28 avril 1778 et imprimées au t. III des *Mémoires* (1780:171-340), et leur *Suite*, insérée au t. IV (1783:531-99).

Ces travaux n'ont pas, on l'accorde aujourd'hui, grande valeur scientifique. Mais leur intérêt, pour l'historien, reste entier du point de vue de la genèse de la linguistique et de ce que J. Derrida (1967:445) appelle « l'ouverture du champ » de cette dernière, c'est-à-dire la constitution de son axiomatique et l'émergence de ses choix fondamentaux.

En ce qui concerne la généalogie des langues (le « problème historique » d'Auroux 1973:17 et de Certeau et al. 1975:82), de Fraula se présente dans un premier temps comme un pur traditionaliste, partisan de la monogenèse hébraïque. Il rattache à un hébreu *hets* « arbre » les

noms de la maison chez tous les peuples — maisons et réalités assimilables, selon lui : de la caverne au château, de la sépulture à l'armoire et du casque au soulier, « maisons de la tête et du pied ». Sa conception de l'origine proprement dite (le « problème épistémologique ») offre quant à elle, à un niveau de généralité prévenant toute contradiction interne, un mélange incertain de cartésianisme attardé (*Le nom n'est que l'expression de l'idée, Le simple est plus ancien que le composé*) et de sensualisme dilué (rôle de l'analogie, du modèle physique ou du besoin dans la création lexicale). Cette interrogation génétique, qu'un Herder eût déjà qualifiée de « roman conjectural » (cf. Merker 1973:19), s'appuie cependant — signe des temps — sur un empirisme d'orientation historique par où le conservatisme généalogique lui-même est ébranlé. Ce n'est plus seulement dans l'abstrait, dans « l'utopie expérimentale » (Chouillet 1972:47) si chère au rationalisme des Lumières que de Fraula cherche la clef de l'origine du langage. Se donnant dans leur titre abrégé, de manière bien significative, comme des *Recherches sur les langues*, ses *Recherches entreprises pour découvrir la théorie du langage* paraissent obéir à l'injonction prémonitoire de Leibniz, véritable programme de mutation interne pour toute la linguistique du XVIII^e siècle : « Celui qui écrirait une grammaire [263] universelle ferait bien de passer de l'essence des langues à leur existence, et de comparer les grammaires de plusieurs langues. » Cette leçon des faits de Fraula cherche à s'y ouvrir plus largement. Il s'informe des dernières nouveautés lexicographiques ou philologiques. Il connaît Johan Ihre (1707-80), auteur du premier grand dictionnaire étymologique suédois (1769), dialectologue et théoricien de l'étymologie scientifique (ce qui lui vaut rapidement le surnom de « Linné des lettres du Nord »), « le seul vrai génie linguistique du XVIII^e siècle » selon A. Noreen (1883:428). Côté ouralien, il se fait l'écho, avec clairvoyance, des découvertes de Strahlenbert et Sajnovis, dont il loue « la belle dissertation » de 1770, où est fondée, comme on sait, la parenté finno-ougrienne. Il n'hésite pas, lorsque lui manquent les informations, à faire pratiquer sur place l'enquête directe, comme pour le limousin.

Cette information, sans doute l'a-t-il trop souvent encore dévoyée par les excès d'un comparatisme totalitaire. Le rêve de l'origine unique ne l'a pas quitté. Mais à l'intérieur de ce monogénéisme plus formel que réellement éprouvé, d'autres forces sont à l'œuvre. La « scythomanie », vrai courant dominant du comparatisme de l'âge classique (banalité vainement répétée d'Eccardus à Bonfante, de Burnouf à Borst et Bastiaensen), dessine en pointillé l'unité indo-européenne. Dans la lumineuse tradition ouverte par Marcus Zuerius Boxhornius (1602-53), il écrit, après vingt autres : « réfléchissant alors que la langue introduite en Europe par les Scythes, étoit celle de la haute Asie, et que les Medes, les Parthes et les Perses étant de meme origine que nous, leurs langues doivent avoir des rapports avec les nôtres »... (1780:275). Entre la constante, dès Raphelengius, Vulcanius et Lipse, du comparatisme germano-persan et les temps nouveaux consacrés par W. Jones et Fr. Schlegel, son intérêt pour « les langues Zend et Pehlvi » prélude à la « découverte » du sanscrit, qui ne tombe pas du ciel en cette fin du XVIII^e siècle, mais entre par la porte de l'iranien.

Continuité qui vient de loin... Pour de Fraula, cependant, n'est-ce pas une manière de retrouver et réactiver une tradition bien locale ? On n'oubliera pas en effet que derrière le nom savant d'un Vulcanius se dissimule un Bonaventure De Smet (538-1614) né à Bruges et que Juste Lipse (1547-1606) était d'Overijse en Brabant. On ne rappellera pas la carrière anversoise d'un François Raphelengius (1539-97), correcteur chez l'imprimeur Christophe Plantin (1514-89) ou les découvertes décisives, en matière comparative, du Flandrien Ogier-Ghislain de Busbecq (1522-92) et du Brabançon Arnold Mercator (1537-87). Et l'on fera même semblant d'oublier — au grand dommage de ce qu'il faudra bien appeler un jour la linguistique flamande de la Renaissance — ce Jan van Gorp (Joannis Goropius Becanus,

1518-72) dont les *Origines anversoises* de 1569 sont à la source de l'hypothèse scythique, [1764] mais que l'on cite plus volontiers pour avoir défendu, avant Scribeckius (qui cache évidemment un Adrien van Schrieck de Bruges [1560-1621], que toutes les langues viennent du flamand.

Historiographia Linguistica III : 2. 261-265 (1976)